ALAMBIC PHYLOSOPHIQUE,

OU

COMPARAISON LITTÉRAIRE ET MORALE DES AFFAIRES DU JOUR,

AVEC LE GÉNIE DES SIÉCLES PASSÉS.

Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

HORACE.

Se trouve A PARIS,

Chez BELIN, rue Saint-Jacques, à côté de Saint-Yves.

Et VARIN, rue du Petit-Pont, à l'image Sainte Genevieve.

Août 1790.

AVERTISSEMENT.

QUEL sort doit avoir aujourd'hui un livre qui s'éleve contre les usurpations du mauvais goût; qui essaie de réduire à leur juste valeur des mérites équivoques; qui venge le vrai mérite des atteintes de l'ignorance et de l'envie; qui déclare la guerre à la Philosophie, à la fausse Littérature, à la Vanité, à la Prévention; en un mot, à tous les préjugés?

C'en doit être sans doute assez pour qu'il trouve peu de Lecteurs! Qu'importe! on a vu les vices et les erreurs de son siecle, et l'on ne s'est pas cru permis de les taire : en Peintre, on a cherché tout uniment la vraisemblance, sans grossir les objets.

Si l'on y reconnoît quelques portraits réels, qu'on quitte ces figures bizarres, et que notre costume n'en présente plus que de naturelles, alors l'on fera grace de la peine du dessein.



ALAMBIC PHYLOSOPHIQUE, OU COMPARAISON LITTÉRAIRE ET MORALE DES AFFAIRES DU JOUR, AVEC LE GÉNIE DES SIÉCLES PASSÉS.

GRACE *à la philosophie, nous sommes*, dites-vous, Chevalier, *dans un siecle de lumiere, un siecle éclairé, un siecle phisolophique. Les ténebres qui couvroient la terre se sont dissipées : la lumiere perce de toutes parts, la philosophie a remis la raison sur le trône, étendu les bornes de son empire ; elle a terrassé le préjugé, brisé le joug de la superstition ; elle a renfermé l'autorité*

souveraine dans ses justes bornes, et arrêté les entreprises de la tyrannie civile et religieuse, revendiqué les droits imprescriptibles de la liberté, établi par-tout la tolérance; enfin, il n'est plus douteux que notre siecle n'avance à grands pas vers le bonheur et la lumiere, de maniere qu'on peut dire aujourd'hui que la vérité a vaincu, et que le genre humain est sauvé.

Un moment, voilà des mots et des phrases qui se trouvent à chaque page dans presque tous les ouvrages modernes, depuis les *in-folio* jusqu'aux feuilles périodiques : on les répete avec emphase, avec satisfaction; tout jeune auteur se croit obligé de les placer dans une préface, afin d'établir sa réputation et de prévenir le public qu'il est comme son siecle, philosophe et sans préjugés.

Il est si doux de dire, mon siecle est le meilleur et le plus éclairé des siecles; et moi par conséquent je suis un des meilleurs (1) et des plus éclairés des hommes. Qu'il est bien

---

(1) La conséquence n'est pas des plus justes, l'on en convient; mais c'est ici l'amour-propre qui raisonne; et l'amour-propre n'est pas difficile.

difficile de ſe refuſer à une ſi agréable illuſion ! Auſſi eſt-ce là le but de tous nos diſcoureurs.

Pour moi duſſent toutes les foudres littéraires être lancées ſur ma tête, je dirai que je n'en crois rien : en pareille matiere les autorités ne ſuffiſent point ; il faut voir par ſes yeux ; il faut lire dans le grand livre des faits le ſeul qui ne mente point ; & pour être en état d'y lire, ce qui n'eſt pas ſi aiſé qu'on le penſe vu les différentes opinions des auteurs, qu'il eſt important de ſavoir évaluer ; il faut conſulter l'hiſtoire, interroger l'expérience, & c'eſt d'après cet examen qu'on peut ſe demander quelles ſont ces étonnantes connoiſſances dont on parle tant ; quels ſont les biens qu'elles nous ont procurés.

Ainſi, Chevalier, quand vous dites que les grands hommes du ſiecle dernier n'avoient aucune connoiſſance de nos opinions philoſophiques, qu'ils nous ont été inférieurs en fait de ces découvertes, comme en fait de morale, avez-vous bien la preuve de ce que vous avancez ?

Qu'elles ſont, je vous demande, ces dé-

couvertes philosophiques que nous pourrions mettre au-dessus des découvertes du même genre dont nous sommes redevables à nos peres ? Par exemple, au-dessus de l'application de l'algebre à la géomettrie, du calcul intégral, du calcul différentiel dans les mathématiques; au-dessus des loix du mouvement de la gravitation universelle; au-dessus de l'analyse de la lumiere, du calcul des cometes, de la circulation du sang, de la carte des variations, de l'aiguille aimantée, des affinités chimiques, du barometre, du thermetre, du microscope, du télescope, de la machine pneumatique, de la machine électrique, dans la physique, soit générale, soit particuliere; au-dessus de la méthode de Descartes dans l'art du raisonnement; & en métaphysique au-dessus de tant de belles preuves que nous devons au même Descartes touchant la distinction de l'ame & du corps, touchant l'existence & les attributs de Dieu: au-dessus de tant d'idées, de tant de vues, aussi vastes que profondes, que nous devons à Leibnitk; au-dessus de l'analyse de nos idées par Locke; au-dessus du développement des erreurs de nos sens &

de l'imagination par Malbranche ? &c. ;

Avoir ſimplement nommé ces découvertes après celles de notre âge, c'eſt ſans doute avoir aſſez aſſuré le triomphe des premieres.

Ne vous en laiſſez donc pas impoſer par l'admiration qu'ont d'abord excitée quelques-unes des autres, par le bruit qu'elles ont fait, ni même par les ſuites heureuſes qu'elles peuvent avoir eue; puiſque nous ſommes forcés de reconnoître que la plus utile, comme la plus capable d'en impoſer à l'imagination du vulgaire, ne ſuppoſe qu'une portion de talent très-médiocre, & qu'il eſt dans le fait une foule de théorêmes de Newton qui ont demandé cent fois plus de génie que l'invention de nos aéroſtats (1). Seroit-ce, ſur les ſciences morales que vous penſeriez que ce ſiecle peut ſe flatter de l'emporter ? Je ſais qu'on a été juſqu'à dire qu'elles ont été preſques créées de nos jours.

Aéroſtats, découverte inutile, dangereuſe expérience, enthouſiaſme ridicule quelle a inſpiré; qu'elle honte pour notre ſiecle que cet engouement porté à l'excès, tandis que nous connoiſſons à peine le nom de ceux qui nous ont procuré la bouſſole & l'imprimerie; n'eſt-ce pas une extravagance de plus à laquelle notre ſiecle s'eſt livré!

Mais ſi ces prétentions ſont auſſi mal fondées qu'elles ſont exceſſives, qu'en conclure? Voyons encore.

Les vues ſur l'éducation ſe ſont multipliées; pluſieurs branches de la juriſprudence ſe ſont perfectionnées; on a fait vivement ſentir la cruauté de la plupart des codes criminels, les horreurs des priſons, l'inconſéquence des différents ſupplices, le ridicule de pluſieurs crimes prétendus, l'abſurdité de la queſtion préparatoire, la barbarie de l'eſclavage, les abus de la répartition arbitraire des impôts, les inconvénients des travaux non moins arbitraires des corvées. On a plus inſiſté; on a jeté quelques lumieres nouvelles ſur l'inconſéquence de la tyrannie, ſur la dignité, ſur les droits, ſur les devoirs de l'homme dans tous les rangs, & ſur un grand nombre d'autres objets non moins importants pour lui.

Ce ſont-là ſans doute des ſuccès auſſi ſolides que brillants; mais malgré tous ces ſuccès, à qui perſuadera-t-on que la ſcience, la plus anciennement, la plus univerſellement, la plus vivement cultivée dans tous les temps; qu'une ſcience qui chez les Grecs & les Ro-

mains fut approfondie par des philoſophes tels que les Socrate, les Platon, les Cicéron, les Epictetes, les Seneques, les Marc-Aurele; qu'une ſcience qui, chez pluſieurs nations célebres de l'antiquité, produiſit des ouvrages qui font encore aujourd'hui notre admiration; qu'une ſcience qui ſervit à former des peuples, tels que les anciens Perſes & les anciens Egyptiens, tels que Spartiates, & les premiers citoyens de la république Romaine, des hommes tels que les Cimon & les Philopemen, les Regulus, les Caton & les Antonin; qu'une ſcience, dis-je, qui ſans parler ici des lumieres qu'elle reçut de l'évangile, a été cultivée avec la plus ſérieuſe attention, par les plus beaux génies qui ont éclairé l'europe & avant & depuis le renouvellement des lettres, fut encore au berceau au commencement du dix-huitieme ſiecle? En vérité, des exagérations auſſi outrées ſont bien plus que ſuffiſantes pour ôter tout crédit aux panégyriſtes de notre temps.

Remarquez donc, Chevalier, que ce qui confirme ici la ſuperiorité que nous adjugeons au ſiecle dernier en fait de connoiſ-

ſances philoſophiques, comme en fait de morale, c'eſt que nous avons fait peu de découvertes; c'eſt que nous avons développé peu de vues, peu d'idées; c'eſt que nous n'avons manifeſté aucunes des proprietés du talent de penſer dans quelque genre que ce ſoit, dont nous ne ſoyons redevables au ſiecle dernier, ou dont il ne nous ait donné l'exemple, & ce qui met cette même ſupériorité hors de doute, c'eſt que dans preſque tous les genres les écrivains philoſophes les plus diſtingués du ſiecle dernier, & leurs ouvrages les plus eſtimés jouiſſent encore d'une réputation bien plus brillante & bien plus générale, que la plupart des écrivains de notre âge, & que la plupart de leurs ouvrages les plus répandus (1).

Deſcartes n'eſt plus, dit ici ſon éloquent panégyriſte, mais ſon eſprit vit encore, cet eſprit eſt immortel: depuis long-temps (ajoute-t-il) les Baçon, les Locke, les Newton, les Paſchal, les Galilée, les Leibnitz, les

---

(1) *In bibliothecis loquuntur defunctorum immortales animæ. Plin. lib. 5e. cap. 2.*

Fénélon & leurs célebres coopérateurs, ont fermé les yeux à la lumiere ; mais leur génie ſubſiſte ; il reſpire dans leurs admirables ouvrages, il anime nos philoſophes ; il préſide à leurs travaux, il excite leur émulation ; il enflamme leur courage, il dirige leur marche ; il inſpire leur génie ; il n'a ceſſé d'inſpirer tous ceux qui ont marché ſur leurs traces : en un mot, on eſt forcé de convenir que c'eſt le ſiecle dernier qui nous a tracé la route qu'il falloit tenir pour parvenir aux découvertes qu'on a faites depuis.

Auriez-vous ici quelques objections qui puiſſent tant ſoit peu infirmer la vérité de ces faits ! Si vous n'en avez pas, convenez donc que ce ne ſont point les philoſophes modernes qui peuvent ſe flatter des grandes découvertes qui ont répandu tant de lumieres : leur partie ne peut même ſe flatter d'avoir produit le plus bel ouvrage de ce ſiecle (*l'Hiſtoire naturelle*), ſon illuſtre auteur ne fut jamais d'aucun, & il n'a eu ni concurrents ni rivaux dans la carriere qu'il s'eſt ouverte ; quant aux autres ſciences les ſavans conviennent unanimement qu'elles doivent tous leurs

progrès aux découvertes de Newton qui naquit en 1642, & que Voltaire a dit être *le plus grand génie qui ait existé.*

Mais l'Encyclopédie, ce magasin immense des richesses de l'esprit humain, le résultat des lumieres de nos contemporains les plus célebres, ne prouve-t-il donc rien en notre faveur (1).

Il faut avouer, Chevalier, qu'il faut être bien pauvre pour se tant enorgueillir d'une compilation; & encore quelle compilation! Tant d'articles importans omis, tant d'autres si malfaits, & pas un seul qu'on puisse citer comme parfaitement complet & exact; & quel style dans les morceaux qui pourroient être brillans! Quelle bigarure, quelles dis-

---

(1) Cet ouvrage n'a été pour MM. d'Alambert & Diderot qu'un enfant adoptif, dont certainement Bacon & Chambert ne les avoient pas faits légataires. — Son savant prospectus qui l'annonçoit avec tant de pompe, n'a produit comme la caverne d'éole, que du vent, du bruit & du désordre.

Diderot n'a pas été plus heureux dans l'ouvrage qu'il nous a donné sous le titre de Code de la Nature. — Il y paroît n'avoir pas eu plus de mission pour se charger de la fonction de rédacteur de ses loix.

parates, quelle péſanteur ; & ce qui eſt pis que tout cela, quels principes, quelle audacieuſe impiété !

Vous direz ſans doute, qu'un *ouvrage auſſi conſidérable, auſſi volumineux* que l'Encyclopédie *devoit néceſſairement contenir une infinité de fautes & d'erreurs ;* mais pourquoi a-t-on fait paroître ſi précipitamment tant de volumes ? Des ſages doivent-ils offrir un eſſai défectueux comme un chef-d'œuvre de l'eſprit humain, comme un livre admirable qui peut tenir lieu de tous les autres ? Cependant malgré toutes les réflections que nous obligent de faire les inexactitudes & les bévues de ces prétendus génies, nous répétons encore tous les jours que la moderne philoſophie a répandu des lumieres qui manquoient aux auteurs du ſiecle de Louis XIV ; que ſignifie cette phraſe, la voici ſans doute : *les idées hardies des philoſophes ſur la divinité, ſur la nature de l'homme, ſur l'égalité, ſur la fatalité, ſur le culte, ſur la religion naturelle, ont appris a raiſonner, à penſer ; les auteurs du ſiecle dernier n'ont pu connoître ces opinions, s'ils les euſſent connues, ils n'au-*

roient pas manqué de les adopter, mais privés de ces lumieres ils ont été livrés aux préjugés; enfin, ils n'étoient point philosophes.

Il est vrai, qu'on ne trouve dans les écrits des plus célebres, aucune trace de la philosophie moderne; il est encore vrai que s'ils en eussent eu les principes, ils auroient composé des ouvrages absolument différents de ceux qu'ils nous ont laissés; mais cette idée doit-elle nous faire regretter qu'ils n'ayent point cultivé cette philosophie? Par exemple, cet admirable discours de Bossuet sur l'Histoire Universelle, nous ne l'aurions pas, la religion en est la base, & c'est elle seule qui peut donner cette force majestueuse & cette sublime éloquence qui a fait dire même à Voltaire que ce discours *n'a eu ni modeles, ni imitateurs, que son style n'a trouvé que des admirateurs*, & ce livre immortel, le Thélémaque, s'il existoit ne seroit plus qu'un *roman philosophique*, au lieu de cette ravissante peinture de l'être suprême, puisée dans les saintes écritures, on nous y disoit que Dieu pardonne tout, pardonne toujours & ne punit jamais; au lieu de cette raison parfaite, de

cette morale touchante & ſi pure, nous y trouverions des idées fauſſes, & des principes dangereux ! Quel dommage que Fénélon n'ait pas été Philoſophe ! Et Corneille & Racine que n'étoient-ils philoſophes ! Nous n'aurions ni Polieulte, ni Athalie ; on en peut dire autant de tous les ouvrages de ce ſiecle ; il eſt inconteſtable, que d'autres ſentiments, d'autres idées, d'autres opinions euſſent produit des ouvrages abſolument différents : ainſi nons ſerions privés de tous ces chefs-d'œuvre qui feront à jamais la gloire de notre littérature & de notre nation.

Montrez-moi où nous ayons à regretter qu'ils n'ayent pas été philoſophes comme nous ? Lors donc, Chevalier, que vous répétez avec vos adhérans que les grands hommes du ſiecle dernier n'avoient aucune connoiſſance de nos opinions philoſophiques, vous paroiſſez ignorer que les littérateurs de ce temps étoient infiniment plus inſtruits que les nôtres, que l'étude des langues ſavantes étoit alors indiſpenſable ; qu'on ſavoit par cœur tous les auteurs Grecs & Latins, conſéquemment qu'on connoiſſoit parfaitement

tous les ſyſtêmes des anciens philoſophes ; quant à l'irréligion, ne connoiſſoit-on pas les principes du *philoſophe Hobbes*, né dans le ſeizieme ſiecle, en 1588? Nos eſprits forts n'ont fait que répéter tout ce qu'avoit écrit ce fameux athée, contre la providence, contre la divinité, ſur le bonheur & la vertu, &c. Ils ont encore renouvellé ces opinions *que tous nos ſentimens & toutes nos idées viennent des ſens, que le vrai & le faux ne ſont que des expreſſions dont nous ne pouvons conſtater la réalité ; & qu'il n'y a aucune propriété légitime, ni rien de juſte & d'injuſte par ſoi-même, &c.* Et ce n'a été qu'après un long oubli qu'ils nous ont donné ces anciennes erreurs pour des raiſonnemens neufs & profonds & des lumieres utiles au genre humain ; mais ce n'eſt pas tout, ces philoſophes des XVI & XVII ſiecles copiés par les nôtres, ne firent eux-mêmes que répéter ce que l'ignorance, l'impiété, la mauvaiſe foi, le deſir de faire du bruit à inſpiré dans des temps plus éloignés, à des ſectaires ambitieux, confondus par les Peres de l'Egliſe, & depuis encore par les ſavans écrits des Boſſuet, des Bourdaloue

& d'autres grands hommes du ſiecle dernier; ce qui prouve évidemment que ce n'eſt pas faute d'avoir connu ces ſyſtêmes, que nos peres ne les ont point adoptés; c'eſt tout le contraire, ils les connoiſſoient parfaitement; mais c'eſt que ſuivant la judicieuſe réflexion du Chancelier Baçon (1), ils avoient trop d'inſtructions & des idées trop juſtes pour ſe laiſſer ſéduire par des menſonges, des falſifications fauſſes, & pour ne pas mépriſer des raiſonnemens inconſéquens, des opinions abſurdes, & des principes pernicieux, ce qui prouve qu'une légere teinture de philoſophie menne infailliblement à l'incrédulité, tandis que beaucoup de philoſophie ramenne à la vérité & à la religion, & c'eſt la raiſon pour laquelle nos peres au milieu de tous ces vains argumens conſerverent une foi vive & pure.

Mais viens-je donc ici, me direz-vous ſans doute, Chevalier, commander une admiration excluſive pour celle du ſiecle dernier, &

(1) *Breves hauſtus in philoſophiâ ad atheiſmum ducunt; largiores ad Deum & ad religionem reduçunt, Baçon, orig. ſcient.*

prétends-je que le nôtre n'a aucun titre à la gloire de la philoſophie ? Eſt-il vraiſemblable, eſt-il même poſſible qu'une multitude ſi nombreuſe d'écrivains, de princes, de particuliers de toutes les nations ſavantes, s'accordent à l'élever au-deſſus de tous les âges de l'hiſtoire en fait de philoſophie, ſans aucune apparence de raiſon, ſans qu'il ait même aucun droit véritable à cette gloire ? Et oſerois-je bien me flatter d'être cru ſi j'avançois le contraire ?

Non, ſans doute, auſſi n'eſt-ce pas ce que je prétends : la ſupériorité que j'ai accordée au ſiecle paſſé, les obligations que le nôtre lui a n'empêche pas que je ne convienne que celui-ci n'ait des prétentions très-fondées, non pas à la prééminence, mais à la gloire philoſophique.

Par exemple, c'eſt pour lui un titre véritable à la gloire que d'avoir mis ſous un jour plus avantageux, pluſieurs idées du ſiecle dernier ; que d'avoir développé ſes principes, dirigé ſes vues, ſimplifié ſes méthodes, éclairci ſes théories, perfectionné ſes inſtrumens, ſes expériences, ſes obſervations, ſes découvertes.

C'en

C'en eſt un que de poſſéder un plus grand nombre de protecteurs & de diſciples de la philoſophie ; un plus grand nombre d'écrivains occupés à en cultiver toutes les branches, à en réunir, à en embellir, à en développer, à en répandre toutes les vérités ; que de voir la philoſophie répandue ſur un plus grand nombre de contrées diverſes éclairant un plus grand nombre de peuples & une foule bien plus nombreuſe de particuliers de toutes les régions où elle eſt parvenue.

Mais eſt-ce, Chevalier, par le goût dominant d'un ſiecle pour une ſcience qu'on doit apprécier ſon mérite ; ou bien eſt-ce par les progrès réels qu'il lui a fait faire, & par le génie qu'il a montré en travaillant à ſes progrès ?

Or, ſous ce dernier rapport, je le dis avec confiance ſans me répéter ici ; c'eſt le ſiecle dernier qui l'emporte à une infinité d'égards : ce qui prouve que la gloire d'un ſiecle ne conſiſte pas à poſſéder dans ſon ſein le plus grand nombre de ſavans, mais les plus illuſtres ; non pas à produire le plus grand nombre de livres, mais les plus juſtement cé-

lebres ; non pas un plus grand nombre de diſciples , mais un plus grand nombre de maîtres ; non pas un plus grand nombre d'imitateurs, de compilateurs, de commentateurs , &c. (1). Mais un plus grand nombre d'auteurs qui aient rapidement porté la ſcience à un haut dégré de ſupériorité & d'utilité, c'eſt celui - là qui ſentant que le véritable objet de la philoſophie eſt de rendre les hommes meilleurs & plus heureux , à diriger toutes nos connoiſſances vers le bonheur, vers la perfection de l'homme, les a fait toutes ſervir à améliorer les arts utiles , à détruire les erreurs dangereuſes , à combattre les abus funeſtes; à faire rougir les hommes de leurs vices , à leur montrer les regles & les motifs puiſſans de la vertu , de la juſtice , & s'eſt ſérieuſement occupé a inſpirer ces ſentimens d'humanité, de bienfaiſance , ſeuls capa-

On a beaucoup écrit dans ce ſiecle-ci , l'on avoit du génie dans l'autre : Voltaire , ſiecle de Louis XV. — C'eſt le ſiecle paſſé qui a mis le nôtre en état de tranſmettre à la poſtérité le dépôt de toutes les ſciences & de tous les arts. — Voltaire, dans le ſiecle de Louis XIV.

bles de rendre toutes nos connoiſſances véritablement profitables, & d'opérer la félicité publique.

Voilà celui qui dans les annales de l'eſprit humain mérite le nom de grand ſiecle de la philoſophie.

Or, le ſiecle illuſtre qui a réuni tous ces caracteres, n'eſt ſans doute pas celui de l'âge où nous vivons, quelques grandes que ſoient les prétentions de nos contemporains à cet égard, & quelques efforts qu'aient pu faire nos adverſaires pour le perſuader.

On n'y trouve au contraire qu'un prétendu titre philoſophique bien capable de les déshonorer à jamais, dont cependant il a oſé ſe féliciter, ſur lequel même il a établi le fondement de ſa gloire : c'eſt l'abus même qu'il a fait du talent de penſer ; ce ſont les propres erreurs, ce ſont les propres égaremens de nos contemporains ! C'eſt cette philoſophie auſſi faſtueuſe que téméraire, auſſi trompeuſe que ſacrilege, qui s'eſt introduite avec faſte dans tant de livres, qui en a déparé tant de bons, qui en a accrédités tant de médiocres, qui même a fait la fortune à tant de mauvais;

c'eſt cette frénéſie épidémique qui ſembloit, il y a vingt-ans, devoir s'emparer bientôt de tous les eſprits; c'eſt de cette conjuration d'écrivains abſurdes & criminellement audacieuſe, qui proſcrivant les vérités les plus claires, & obſcurciſant les principes les plus évidens auxquels la révélation a donné une ſanction nouvelle, & une nouvelle certitude, ont oſé porter leurs attentats juſques ſur la divinité, la chaſſer du ciel, & l'exclure de l'ordre des choſes; qui dépouillant l'homme de ſon immortalité, & le privant de cet être ſpirituel qui l'anime, l'ont abaiſſé au rang des plus mépriſables animaux, ou même n'en ont fait qu'une machine plus parfaite que celle qu'il compoſe lui-même; qui rompant tous les liens de la ſociété, renverſant toutes limites des conditions, ont cherché autant qu'il étoit en eux à précipiter le genre humain dans les malheurs d'une anarchie univerſelle; qui détruiſant toutes les ſanctions de la vertu, dreſſant ſans ceſſe des pieges à la conſcience humaine, l'on expoſé à tous les inconvéniens d'une corruption générale; qui calomniant avec la plus mauvaiſe foi une religion divine,

deſtinée à réparer tous les maux de la nature, n'ont travaillé que trop efficacement à priver l'homme des ſeules conſolations ſolides contre cette foule de calamités qui l'accablent, & à préparer cette funeſte révolution qui feroit bientôt de la terre un affreux repaire de brigands, & dans peu de ſiecles un immenſe déſert, peuplé ſeulement de quelques bêtes féroces, plus redoutables que celles qui tiennent de la nature l'inſtinct de la deſtruction & du carnage.

Voilà cependant, Chevalier, ce qu'une foule d'eſprits ſuperficiels regardent comme le principe d'une ſupériorité inconteſtable ſur tous les âges de l'hiſtoire, & en particulier ſur le ſiecle dernier (1).. Auſſi aujourd'hui pour

(1) Nos philoſophes ne rougiront-ils jamais de vouloir paroître ignorer que les ſiecles de Pericles, d'Auguſte, & de Léon X, n'ont ceſſé d'être les beaux ſiecles de la littérature & de la ſaine raiſon, que quand l'eſprit philoſophique à commencé à égarer & à abrutir les autres genres d'eſprit ; que par conſéquent nôtre ſiecle avec les mêmes ſymptômes doit amener les mêmes revers : & la philoſophie n'eſt-elle pas déjà venue aujourd'hui au point de ſe décrier par ſes propres ouvrages. Ses zélateurs ne ſont-ils pas à la veille de ne conſerver que le nom de ſophyſtes, le ſeul que dans tous les temps on

le grand nombre de lecteurs & d'écrivains ; ce n'eſt plus la profondeur du génie ; ce n'eſt plus ſon étendue ; ce n'eſt plus ſon élévation ; ce n'eſt plus la méthode ; ce n'eſt plus la juſteſſe ; ce n'eſt ni la ſageſſe, ni la circonſpection, ni l'impartialité, ni la modération qui concourent à former la véritable philoſophie ; c'eſt la hardieſſe à fronder les maximes les plus ſages, à nier les faits les plus certains, à combattre les principes les plus évidens ; c'eſt la complaiſance à flatter toutes les paſſions, à excuſer les goûts les plus dépravés, à juſtifier les penchans les plus honteux ; en un mot, à détruire les fondemens de la ſociété, à empoiſonner les ſources de la morale, à fronder la religion : voilà en quoi ils font conſiſter ſon caractere diſtinctif ; avec cette audace téméraire, les romanciers les plus licencieux, l'auteur des

a jugé propre à les caractériſer ! Si donc ils avoient un peu d'amour propre, l'expérience des ſiecles paſſés ne leur feroit-elle pas craindre les diſgraces éclatantes que leurs prédéceſſeurs ont eſſuyées ? Ne ſe ſouviendroient-ils pas que quelques inſtants de morgue ont étés promptement remplacés par le mépris, & que conſéquemment ils ne peuvent eſpérer que le même ſort !

contes les plus orduriers, l'écrivain le plus ſuperficiel ſont aſſurés de ce titre, & d'une foule de lecteurs. Par quelques maximes impies, l'érudit croit ſuppléer à l'exactitude des faits; l'orateur à la ſolidité des preuves & au pathétique des mouvemens; le métahyſicien, le moraliſte à toutes les propriétés du véritable talent de penſer; & une foule d'hommes corrompus, auſſi ignorans, auſſi ineptes que criminels ſe croient de vrais philoſophes, parce qu'ils ſont parvenus à impoſer ſilence à leur conſcience, à oublier leur Dieu, & à mépriſer, quoi qu'en tremblant, le culte de leurs peres.

Je ne pouſſerai pas plus loin la juſtification de tout ce que je viens d'avancer ſur nos nouveaux philoſophes; la diſcuſſion raiſonnée de leur maniere paſſeroit beaucoup les bornes que je me ſuis preſcrites; la diſcuſſion approfondie de chacun de leurs principes, de chacunes de leurs maximes, de chacunes des difficultés qu'ils ont avancées contre la religion me meneroit trop loin: d'ailleurs, elle exigeroit de moi des raiſonnemens trop ſubtils, trop compliqués, je renvoie le lecteur en état de les ſuivre aux réflexions approfondies qu'un grand nombre d'écrivains

eſtimables en ont faites : il me ſuffira, ſans doute, de vous avoir montré que notre ſiecle, n'eſt à beaucoup d'égards, que l'écho du ſiecle paſſé ; que la plupart des écrivains les plus juſtement célebres ne ſont gueres que des compilateurs ou des paraphraſtes plus où moins eſtimables, que des deſtructeurs prétendus de mille préjugés, cent fois détruits avant eux, de mille impoſtures dévoilées avant qu'ils paruſſent, de mille abus proſcrits avant qu'ils les euſſent relevés, de mille erreurs annéanties avant qu'ils les euſſent attaquées ; que ceux qui ſe ſont rendus les plus fameux par leur hardieſſe, n'ont ſouvent fait, même dans ce qu'ils ont écrit de plus louable, que rajeunir par un ſtyle, ſinon meilleur, du moins plus conforme au goût de leurs contemporains, des vérités mille fois miſes dans le plus beau jour avant qu'ils daignaſſent prendre la plume pour endoctriner le genre humain.

Ici donc, je penſe vous avoir aſſez montré, que ſi les titres que le ſiecle dernier s'eſt acquis à la gloire philoſophique, n'empêche pas que le ſiecle préſent n'ait des droits ſolides à une partie de cette gloire ; les droits de celui-ci ſur elle n'empêche pas que les titres de

celui-là ne ſoient encore bien ſupérieurs.

Ce n'eſt donc point, Chevalier, une queſtion d'une vaine curioſité que j'ai cherché à traiter ainſi que bien des gens pourroient ſe l'imaginer: eh! qu'importe, en effet, qu'en philoſophie le ſiecle dernier l'emporte ſur le ſiecle préſent, où que le ſiecle préſent obtienne la préférence, ſi nous jouiſſons ſans abus, ſans inconvéniens des ſuccès de l'un & de l'autre ? Mais ſi de la ſupériorité inconteſtable du ſiecle de Louis XIV, on en tiroit un argument à notre déſavantage; ſi l'on prouvoit que ces prétendues lumieres ou connoiſſances que nous vantons tant, n'ont réellement ſervies qu'à nous corrompre & à nous égarer, deviendroit-il inutile de chercher à connoître les moyens de remédier aux maux qu'on indiqueroit ?

D'après cela il s'agit donc de chercher à connoître ſi en avançant en âge nous avons gagné où perdu; & qu'on ne diſe point ici que peu nous importe de ſavoir ſi ceux qui nous ont précédés, & qui ne ſont plus, nous ont ſurpaſſé en bonheur & en ſageſſe, où ſi nous l'emportons ſur eux; je ne regarde point, encore une fois, cette queſtion comme oiſeuſe

& de pure curiofité, & fut elle-même impoffible à décider, la matiere eft affez intéreffante pour mériter d'être examinée. . .

L'on remarque en effet que de tout temps les hommes fe font approchant fait cette queftion; *nos peres valoient-ils mieux que nous, ou valons-nous mieux que nos peres? Sommes-nous plus heureux, ou plus malheureux, meilleurs ou pires? Le genre-humain tend-il à fa perfection, ou à fa dégradation; l'efpece s'ennoblit-elle, ou fabatardit-elle, & à juger de l'avenir par le paffé, y a-t-il pour les races futures plus à efpérer qu'à craindre, ou plus à craindre qu'à efpérer?*

Ce procès tranfmis par eux de fiecles en fiecles jufqu'à nous, ne paroît pas encore avoir été jufqu'ici décidé d'une maniere fatisfaifante; cependant l'on ne peut s'empêcher de convenir qu'un tableau du genre humain confidéré fous ce point de vue ne fut un ouvrage fort intéreffant, la difficulté eft fans doute de trouver le peintre affez habile. Ce tableau préfente en effet tant de faces différentes, renferme tant d'objets à confidérer, tant de points à difcuter féparément, qu'il eft vraifem-

blable qu'il reſtera encore long-temps ſous la toile : ne nous rebutons cependant point, Chevalier, ce que nous ne pourrons perfectionner, tâchons au moins de le crayonner; peut-être ferons-nous naître la penſée à quelqu'uns de ces génies qui peignent tout d'un ſeul trait, comme ils le perfectionnent, d'achever ce que nous n'aurons qu'ébauché, c'en ſera aſſez puiſque nos vues patriotiques ſe trouveront remplies ; qu'importe au public de quelles mains elles lui viennent pourvu qu'ils les goûtent & en profitent.

Ici l'abus des arts nous corrompt, l'abus des lettres nous amollit, le luxe (1) nous

(1) Le Souverain, dit M. de Marmontel, peut du moins humilier le luxe, & lui ôter ſon orgueil : l'Empereur Tibere dégrada & déshonora le luxe & la moleſſe, en ôtant le brevet d'une charge à un jeune homme qui étoit venu tout parfumé, l'en remercier ; — en ajoutant, *j'aimerois mieux que vous ſentiez l'aïl.* Qu'il ſeroit à ſouhaiter que les grands imitaſſent cet exemple ! C'en eſt aſſez, le luxe humilié n'humilira plus perſonne, l'indigence n'éclipſera plus la vertu. Il y aura des biens dont les richeſſes ne ſeront plus l'équivalent ; la reconnoiſſance & l'eſtime, les honneurs & les dignités ſeront réſervées au mérite ; l'or n'effacera plus les taches du blame & de l'infamie, & la baſſeſſe de l'ame ne ſe cachera

ruine, le libertinage nous tue ; cependant nous levons ſuperbement la tête, nous nous vantons d'être plus heureux & meilleurs que nos peres ; nous ne parlons que de la groſſiere ignorance des ſiecles paſſés, que de la barbare ſtupidité de nos aïeux, que du cruel fanatiſme des premiers âges de la france : toutes nos académies retentiſſent des éloges que nous nous donnons ; nos frivoles & incertaines connoiſſances ſont portées, exaltées juſqu'aux cieux ; & quand nous daignons jeter les yeux ſur nos ancêtres, c'eſt pour les traiter *de ridicules*, *d'idiots*, *de barbares & de fanatiques.*

Je conviens qu'ils étoient moins ſpirituels que nous, & que nous ſommes plus aimables & plus façonnés qu'eux ; mais ſommes-nous auſſi francs, auſſi vrais, auſſi honnêtes ?

---

plus ſous l'éclat d'un faſte arrogant. Croyez que le luxe a peu de jouiſſances indépendantes de l'orgueil ; ſes goûts les plus raffinés ſont factices, & l'opinion qu'on attache à ſes plaiſirs vains & fantaxes eſt ce qu'il y a de plus flatteur ; détruiſez cette opinion, & vous réduirez les richeſſes à leur juſte valeur, propre & réelle ; & alors celui qui les poſſedera, s'il veut s'honorer & les ennoblir, en fera un plus digne uſage.

Ils ne connoiſſoient ni nos *élégances*, ni nos *mignarderies*, ni nos *ſoupleſſes*; mais avons-nous leur droiture, leur candeur, leur fermeté ?

Nous nous moquons d'eux parce qu'ils ne ſe ſervoient pas d'eſſence pour ſe parfumer, parce que leurs vêtemens n'étoient pas ſi bien faits que les nôtres, parce qu'ils faiſoient noircir leurs mouſtaches au lieu de ſe faire poudrer à blanc, &c. &c.

Mais, en ſuppoſant que nos aïeux aient été ſinguliérement ridicules, & que les petits-maîtres qui figuroient en ce monde, il y a quatre ou cinq ſiecles, aient été des êtres bien plus plaiſans que les nôtres, au moins avoient-ils des mœurs; & en avons nous (1), nous qui prétendons que les ſciences

---

(1) La raiſon, comme le bon ſens, nous apprennent que les talens ſans reſpect pour les mœurs ſont vicieux & mépriſables; de même que les mœurs, ſans la culture des talens, ſont dures & ſauvages, & qu'il n'y a que l'heureux concert des uns & des autres qui faſſent leur gloire mutuelle & le bonheur de la ſociété. Voyez là-deſſus le beau diſcours de M. Bergier, combien les mœurs donnent de luxe aux talens: un autre par le Chevalier Mehegar, combien un empire ſe rend reſpectable par l'adaption des arts & des ſciences toujours ſoignés & cultivés par les mœurs.

& les arts nous ont rendus meilleurs ! Nous avons, à la vérité, de ſublimes traités de philoſophie, de vigoureuſes cenſures du vice, d'excellens traités de morale ; mais ce ſont de vieux livres qu'on achete ſans les lire, & l'on peut dire, ſans exagérer, que toute notre morale, comme nos mœurs, paroiſſent être renfermés dans nos bibliotheques.

Cependant, ſi nous en croyons les panégyriſtes & les proneurs du temps préſent, ils trouvent tout à l'avantage de ce ſiecle : d'un autre côté, ſi nous conſultons les défenſeurs de l'ancien temps, ils s'en faut bien qu'ils ſoient de cet avis ; ſuivant eux, nous courrons vers l'abîme, & ſi quelques impulſions ſecrettes n'arrêtent le cours qui nous entraîne, nous tomberons bientôt au fond du précipice.

Que conclure, Chevalier, de cette différente maniere de voir ; ſi ce n'eſt qu'il peut y avoir de la prévention de part & d'autre.

Contentons-nous donc d'écouter ici le pour & le contre ſur cette queſtion, comparons & rapprochons les différentes manieres de voir, ne nous en rapportons ni à celui qui

jouit, ni a celui qui regrette ; mais voyons ſi de ce conflit d'opinions contraires dans la ſpéculation, il n'en pourroit point réſulter quelques vérités pratiques d'une évidence & d'une utilité reconnue par les deux partis.

Par exemple, ceux qui trouvent que tout eſt bien, & qui penſent que le mieux ſeroit de laiſſer aller le monde comme il va, s'appuyent ſur les prétendus ſaits ſuivans.

Nos jouiſſances ont augmentés & augmentent tous les jours, diſent-ils, de là le bonheur phyſique, les eſprits ſe ſont éclairés & s'éclairent toujours d'avantage, de là le bonheur moral.

On ne peut diſconvenir, ajoutent-ils, que ces mêmes jouiſſances n'aient été augmentées, en particulier depuis la fin de ce ſiecle, (1) & que le nombre n'en n'augmente

---

(1) Nous ſommes dans le ſiecle de l'eſprit, qui eſt auſſi le ſiecle de philoſophie, comme ſe touchent au huitieme ſiecle de Rome les âges *d'Ovide & de Séneque*, entre leſquels il n'y a pas cinquante ans d'intervalle : or, ſi l'on veut rechercher les cauſes de la décadence du goût & des mœurs chez les Romains, c'eſt dans l'eſpace de ce demi-ſiecle qu'on le trouve ; leur hiſtoire eſt même à-peu-près la nôtre.

journellement en tous genres, cet accroiſſement de perfections dans les arts ; les voyages, les expériences, les progrès continuels du commerce & de la navigation, concourent également à nous procurer & à nous promettre le plus haut degré de bonheur phyſique. Les plaiſirs ſe ſont diverſifiés à l'infini, les commodités ſe ſont multipliées, d'ingénieuſes inventions, nous promettent tous les jours de nouveaux moyens de ſatisfaire nos goûts & de pourvoir à nos beſoins avec le moindre degré de peine & de travail; enfin, le chemin de la vie, ci-devant couvert de ronces, eſt maintenant joncé de fleurs.

Mais, c'eſt ſur-tout du côté du moral que nos panégyriſtes trouvent tout à l'avantage de notre ſiecle ; ils prétendent que les ténebres qui couvroient la face de la terre, ſe ſont diſſipées & ſe diſſipent tous les jours; que la lumiere perce de toutes parts, & que les hommes ſe ſont éclairés ſur leurs droits, auſſi bien que ſur leurs devoirs ; que par les ſoins de la philoſophie la ſcience du gouvernement s'eſt perfectionnée, que des loix douces & ſages

ſages ont remplacés des loix & des coutumes barbares ; que des maximes plus ſages dirigent maintenant notre politique ; que nos guerres ſont moins cruelles, & que les paix ſont de plus longues durées ; que mille uſages abſurdes ont diſparu ; qu'enfin elle a introduit l'humanité ; & avec elle cette politeſſe qui s'eſt répandue dans tous les états, dans tous les ordres de la ſociété, & chez tous les peuples civiliſés ; qu'en un mot, nous pouvons nous écrier de rechef *que la vérité a vaincu, & que le genre humain eſt ſauvé.*

Oppoſons maintenant, Chevalier, à ce riant tableau celui que nous préſentent les défenſeurs de l'ancien temps, qu'il s'en faut qu'ils jugent de même.

D'abord ils n'apperçoivent dans cette prétendue augmentation de jouiſſances, qu'un accroiſſement de peines & une ſource de malheurs ; à côté de ces richeſſes tant prônées, ils découvrent de nouveaux aſſujettiſſemens & voient à leur ſuite des maladies auparavant inconnues reprocher à ceux qui s'y ſont livrés les excès où elles les ont entraînés : delà ils concluent que la race humaine perd en

force & en vigueur bien au-delà de ce qu'elle a pu gagner en adreſſe & en induſtrie ; ils voient en un mot la terre ſe couvrir de plus en plus d'hommes, mécontens de leur ſort, & être condamnés à celui de Tantale.

Ici, ils voient l'avarice & la prodigalité reſſerrant ou diſſipant avec une égale dureté des biens dont l'humanité auroit pu ſe ſervir pour adoucir le ſort d'une infinité de miſérables.

Là, l'opulence oiſive & voluptueuſe retenant à ſon ſervice des bras qui auroient pu être employés à multiplier les ſubſtances les plus néceſſaires à l'homme, & dont des milliers d'infortunés ſont obligés de ſe priver.

Enfin, en accordant que le genre humain ſoit devenu plus riche ; ils prétendent qu'il n'en eſt devenu que plus malheureux ; car le côté moral ne ſe préſente pas à eux d'une maniere plus avantageuſe : cet accroiſſement prétendu de lumieres n'a produit ſuivant eux que de l'éblouiſſement, ils y apperçoivent plus de feux-follets propres à les égarer, que de flambeaux capables de les conduire ; ils voient la folie & la ſotiſe prendre tous les jours de

nouvelles formes, & étendre leur empire à mesure que les objets se multiplient; ils voient l'égoïsme s'accroître & devenir tous les jours plus exclusifs; ils voient sans cesse l'homme ne se fiant plus à l'amitié, encore moins à cette politesse qui prend quelquefois sa place, & dont l'expérience le désabuse à chaque instant; ils voient le mépris des bienséances gagner également tous les états, pénétrer dans les palais des Rois, dans les conseils des nations, dans le sanctuaire de la Religion; ils voient enfin, le droit du plus fort fermer la bouche à l'équité, imposer silence au droit des gens, & se mettre au-dessus des antiques formalités qui faisoient autrefois, jusqu'à un certain point, la sauve-garde des peuples.

D'un autre côté, en accordant les guerres moins longues, ils croyent que c'est moins l'effet de l'humanité que de l'impuissance; & si à certains égards elles paroissent moins cruelles, ils pensent que c'est à la crainte des représailles, & non pas au sentiment de compassion qu'on doit l'attribuer.

Ainsi, Chevalier, avant que j'aille plus loin, souffrez que je vous demande lequel

de ces deux tableaux vous paroît le plus approcher de la vérité, puiſque c'eſt-là le point de la queſtion ?

Pour moi, je vous avouerai, que s'il ne falloit en tout ceci que compter les ſuffrages, je penſe que la pluralité ſeroit pour l'opinion du mal en pire, & que s'il étoit poſſible de l'eſpérer, peut être notre bon vieux temps, malgré tous les ridicules qu'on lui donne gagneroit-il encore ſa cauſe : du moins les plus ſages écrivains de tous les ſiecles, ceux qui paroiſſent avoir le mieux vu, & ceux qui ſe piquent le moins de ſévérité ſemblent-ils pencher pour ce ſentiment ?

Voyons donc, rapprochons ici pour un inſtant les faits, & qu'on nous le diſe de bonne foi ! Dans quel ſiecle y eut-il jamais plus de déréglement dans la jeuneſſe, plus d'ambition chez les grands, plus de débauche dans les petits, plus de débordement dans les hommes, plus de luxe & de moleſſe parmi les femmes, plus de fauſſeté dans le peuple, plus de mauvaiſe foi dans les états & dans toutes les conditions qu'il y en a aujourd'hui. Y eut-il jamais moins de fidélité

dans les mariages, moins d'honnêteté dans les compagnies, moins de pudeur & de modeſtie dans la ſociété ? Aujourd'hui le luxe des habits, la ſomptuoſité des ameublemens, la délicateſſe des tables, la ſuperfluité de la dépenſe, la licence des mœurs, la curioſité dans les choſes ſaintes, & les autres déréglemens de la vie ne ſont-ils pas montés à des excès inouis & inconnus avant nous ! Que de tiédeur dans la fréquentation des ſacremens, que de langueur dans la piété, que de grimaces dans la dévotion, que de négligence dans tout ce qu'il y a de plus eſſentiel dans les devoirs, que d'indifférence dans le ſalut ! Quelle corruption d'eſprit même dans les jugemens, qu'elle dépravation de cœur dans les affaires, quelle profanation des autels, & quelle proſtitution de ce qu'il y a de plus ſaint, de plus auguſte & de plus ſacré dans la Religion, ne voyons-nous pas !

Tous les principes de la vraie piété ſont tellement renverſés, qu'on préfere aujourd'hui dans le commerce un honnête ſcélérat qui fait vivre, à un homme de bien qui ne le fait pas ; & faire le crime ſagement, ſans

choquer perſonne, s'appelle avoir de la probité, ſelon le monde dont les maximes les plus criminelles trouvent des approbateurs, quand elles ont ſur-tout pour auteur des perſonnes dans l'élévation, & quelles ſont accompagnées de quelques circonſtances d'éclat! Qui ignore, par exemple, que de nos jours le libertinage paſſe pour force d'eſprit parmi les gens de qualité; la fureur du jeu (1) pour galanterie; le trafic des bénéfices pour accommodement, arrangement de famille;

(1) Il eſt peu de ſpectacles plus affligeans pour la raiſon & même pour l'humanité, que celui d'une aſſemblée de joueurs. Une triſte ſévérité regne ſur leur viſage; la pâleur de l'envie, le travail intérieur de la cupidité ſe manifeſtent dans leurs traits; poſſédés de la ſeule ardeur du gain, ils roulent continuellement dans leur tête quelques combinaiſons, quelque incident qui les favoriſent; ils n'interrompent ce ſilence inquiet, & ſouvent effrayant, qui les accompagne, que par des tranſports de colere ou des blaſphêmes. Troublés juſqu'à une certaine aliénation d'eſprit, ils oublient les égards les plus ordinaires de la vie civile, & encore faut-il leur paſſer tout, paroles offenſantes, manieres bruſques, emportemens furieux, comme à ces malades qu'une trop grande diſſipation d'eſprit où un ſang trop agité fait tomber en démence. — Je ſais, dit très-bien à ce ſujet Jean-Jacques, que pour bien des choſes je ne voudrois pas être ce joueur-là? Ne vous haſardez donc point.

la flatterie, le menſonge, la trahiſon, la fourberie, la diſſimulation, pour les vertus de Cours, & que ce n'eſt preſque plus que par la corruption & le déſordre qu'on s'éleve, qu'on ſe diſtingue! (1) Que n'y auroit-il pas à dire de ces crimes noirs & atroces qui ſe ſont débordés dans cette malheureuſe fin des temps! Eh! que pourroit-on ajouter à ce que notre ſiecle à produit contre la Religion, les mœurs & le Gouvernement! Amien; Marcellin, Zozime & ſes autres ennemis auroient-ils écrit avec plus de fureur & de partialité que l'on fait nos philoſophes! Juvénal qui diſoit que ſon ſiecle l'emportoit ſur le ſiecle de fer, & que le plus vil métal ne pouvoit donner une idée de ſa corruption; Horace qui gémiſſoit ſur les déſordres du ſien, qu'auroient-ils penſé de voir

(1) Que peut-on ſérieuſement penſer d'une nation chez laquelle l'épithete de roué, non-ſeulement ſe ſupporte, mais eſt regardée comme une qualification laudative, un trait de grace, d'agrément de bonne compagnie. — Voilà pourtant où nous a conduit la fureur de faire de l'eſprit, de jouer le rôle d'agréables, d'immoler tout à cette ſocieté qui eſt aſſez pervertie pour ne pas redouter le crime, & n'appréhender que le ridicule: auſſi eſt-ce depuis que cette manie a priſe que tout le mal a commencé.

que dans celui où l'on ſe vante d'avoir plus de lumieres & de politeſſes, ces écrits ſales, obſcurs & impies, décorent & ornent les bibliotheques, & que c'eſt-là ou tous les âges, comme les états, vont s'abreuver du poiſon de l'indépendance & de l'incrédulité.

Hélas! avouons-le, Chevalier, quel mortifiant retour ſur nous-mêmes, quand nous ſommes forcés d'avouer que c'eſt aux dépens du génie, du goût, & de l'imagination que nous ſommes égarés & corrompus!

Je ne ſuis point un miſantrope qui m'occupe à pleurer, ou à rire des erreurs de mes contemporains; encore moins un pédagoge impérieux, qui libre de ſes opinions, entreprend d'y aſſujettir ceux qui ont le même droit de penſer que lui; mais pourra-t-on trouver mauvais que je témoigne ma ſenſibilité aux ravages (1) d'une doctrine empeſ-

(1) Qu'avons-nous gagné, tous les bons ſentimens ne ſont-ils pas étouffés dans le cœur des François par un eſprit particulier, par un intérêt bas & ſordide, par des principes Républicains, par un Angliſſime plus deſtructeur pour nous que le fer & la mort, par cette Anglomanie plus contagieuſe, & ſi univerſelle de nos jours.

tée, qui s'eſt répandue ſi loin & ſi rapidement ; quel étonnement pour la poſtérité quand elle cherchera vainement dans nos écrits prétendus philoſophiques (s'il eſt vrai qu'ils parviennent juſqu'à elle) cette abondance de lumieres merveilleuſes que nous vantons avec tant d'emphaſes & de complaiſance ! Elle demandera ſans doute quelles erreurs nous avons détruites ; quels ténebres nous avons diſſipés ; notre égoïſme ne lui en impoſera point, elle verra que nous nous ſommes fait illuſion à nous-mêmes ; que notre imagination exaltée n'a enfanté que des rêves ridicules ou dangereux ; que c'eſt depuis que nous ſommes mécontens de nous-mêmes, que nous nous ſommes pris d'enthouſiaſme &

Nous avons, à la vérité, à vanter des modes biſares que les Anglois quittent lorſque nous les prenons ; un ton froid & raiſonneur à la place du ſentiment & du génie, peut être ſe ſplem, la corruption, le dégoût de la vie, l'un des plus beaux dons que la nature ait pu nous faire ; le ſuicide, cette fureur barbare paſſé en ſyſtême & en principes, l'eſprit d'irréligion ſous le beau nom de liberté de penſer ; celui de l'indépendance & une oppoſition ſecrette à toute autorité : voilà ce que la poſtérité aura à louer dans nous, & ce que nous aura procuré notre ridicule imitation.

d'admiration pour tout ce qui eſt étranger ; & que c'eſt depuis cette époque qu'une eſpece d'Anglomanie s'eſt emparée de nous, dont les ravages ne ſont que trop ſenſibles.

Cependant quelque ſoit ici ce tableau ; quelque hideux, quelque réel même qu'il ſoit, gardons-nous bien, Chevalier, de croire que le monde ſoit condamné à un continuel accroiſſement de détérioration, non le monde moral eſt ſujet à ſes révolutions, comme le monde phyſique ; en conſequence, appliquons-nous à connoître quels ſont les préſages qui pourroient annoncer quelque épidémie dans les mœurs, plus ou moins funeſtes, plus ou moins prochaines & plus ou moins contagieuſes ; voyons à quelles marques on peut connoître les premiers ſymptômes du mal, après quoi nous penſerons aux remedes ; car il ne faut ni s'endormir ſur le danger, ni s'en effrayer au point de ne pouvoir l'enviſager de près pour s'en garantir.

Remarquons d'abord que c'eſt rarement en gros & par des révolutions ſubites & ſenſibles, que les mœurs reçoivent une altération dangereuſe : en général elle commence & ſe

confirme par des degrés moins marqués ; la corruption se glisse petit à petit, circule dans les veines, attaque les parties nobles & jette enfin le Corps Politique dans des convulsions qu'on voudroit guérir, & qu'on ne peut alors, faute de n'avoir jamais connu le principe ; ainsi donc une société à l'aide d'un vernis de civilisation pourroit bien ne présenter, au premier coup-d'œil, rien qui répugnât sensiblement aux principes du juste & de l'honnête, rien qui heurtât ouvertement les premieres notions de la morale ; rien en un mot, de bien révoltant ; mais qui vu de près laisseroit appercevoir dans son sein le germe de tous les vices, & le principe de tous les désordres.

Or, comme il est essentiel de connoître ces différens symptômes pour pouvoir juger de l'étendue & de l'éminence du danger, y apporter les remedes & les précautions les plus propres à les prévenir, je tâcherai d'en indiquer ici quelques-uns.

Un Royaume, par exemple, où l'on verroit s'introduire de jour en jour des maximes tendantes à inspirer avec le goût de l'indépen-

dance, le mépris de l'ordre & la haine de nos devoirs ; où ces maximes pernicieuſes trouveroient des défenſeurs qui déployeroient toutes les reſſources de leur génie & de leur ſavoir pour les appuyer ; où de nouveaux ſyſtêmes s'éleveroient continuellement ſur les ruines des principes les plus reſpectés ; chez qui des plumes adroites répandroient des doutes ſur les regles de la morale, chercheroient en la défigurant à lui imprimer du ridicule, où d'autres les attaqueroient à découvert, en leur oppoſant de prétendues loix de la nature, enſeigneroient l'art funeſte d'étouffer les remords, & de s'affranchir des bienſéances !

Un Royaume, dis-je, où l'on ſe feroit une gloire de ſecouer cette timidité morale, qui voit de loin les principes qui appuyent ſi bien l'innocence dans les pas gliſſans ; où l'on n'entendroit parler que de liberté & de tolérance ; où l'on trouveroit des termes adoucis pour déſigner les vices & les rendre moins odieux ; où la forni cation paſſeroit pour une faute légere ; l'adultere pour une bonne fortune ; la fourberie pour la vertu de la Cour ;

la tromperie & le menſonge pour la ſcience du trafic ; la fureur du jeu continuel pour une honnête occupation des femmes; la qualité d'honnête femme, pour une qualité différente de femme de bien ; la Simonie, pour un accommodement légitime ; les voleries, les uſures, pour un revenu de charges, pour une invention de s'enrichir, & dont il n'y a plus aujourd'hui que les ſimples & les ignorans qui s'en faſſent un ſcrupule ; quel crime alors qui ne trouve ſon apologiſte !

Dans cet état de criſe, que deviendra la légiſlation, je vous le demande, Chevalier ? Sans doute, que forcées d'être plus complaiſantes, les loix gênantes tomberont en déſuétude, les exceptions, les diſpenſes, l'impunité annonceront leur foibleſſe & leur nullité ; la police ne ſe montrera exacte que pour ce qui peut porter quelques atteintes aux propriétés du riche ou troubler la jouiſſance du voluptueux (1), alors les aſyles du liberti-

(1) Un état n'eſt jamais plus prêt de ſa ruine, que quand les loix y ſont ſans vigueur & ſans force ; que la juſtice y fait place à la faveur, aux brigues, à l'avarice & à l'oppreſſion de l'innocence, que l'on examine maintenant l'étendue de l'eſpace que nous avons parcouru, en vérité, le chemin eſt affreux.

nage (1), & de la corruption ſe multiplieront à l'infini ; les vices trouveront toutes les commodités pour ſe ſatisfaire, & le gouvernement dans l'impuiſſance de les réprimer ſe trouvera forcé de les tolérer pour éviter de plus grands maux.

La religion elle-même, bien loin de pouvoir ſuppléer à l'inſuffiſance des loix, perdra chaque jour de ſon autorité ; ſon langage ne ſera plus entendu, ou ne ſera employé qu'en le profanant ; le culte abandonné n'en rappellera plus les principes, & les Miniſtres ſe croyant obligés de ſe mettre au ton du ſiecle, perdront le droit de prêcher des vertus dont ils auront ceſſé de donner l'exemple ; alors on cherchera avec empreſſement, & on trouvera trop ſouvent dans leur con-

---

(1) Feu Monſeigneur le Dauphin dont les vues étoient ſans doute auſſi ſaines & auſſi juſtes que celles de nos beaux penſeurs, ne conta jamais les excès honteux de la débauche au nombre de ſes abus, ſur leſquels il eſt quelquefois prudent de fermer les yeux pour en prévenir de plus grands. La débauche, diſoit ce Prince, eſt mere de beaucoup de filles, qui ſont des furies bien redoutables au ſein d'un état. — Vie de Monſeigneur le Dauphin, Pere de Louis XVI.

duite des contraſtes entre ce qu'ils font & ce qu'ils diſent ; l'on mettra ſur le compte de la religion les fourberies de l'hypocriſie , les abſurdités de la ſuperſtition , & les fureurs du fanatiſme : on verra des foules d'écrivains s'empreſſer de la combattre ou de l'inſulter, & quelque mal écrits que ſoient leurs ouvrages, leur audace leur tiendra lieu d'agrémens, & ils feront sûrs d'être accueillis ; on verra d'un autre côté, de foibles défenſeurs de la vérité ſe débatre mollement contre l'erreur ; céder continuellement du terrain, & finir par capituler honteuſement avec elle.

L'inſtruction du commun peuple ſera totalement négligée, on en viendra même juſqu'à la regarder comme dangereuſe ; on craindra que cette claſſe ne voie trop clair dans la morale, & ne ſe rende trop difficile lorſque le ſervice des grands exigera qu'elle s'en écarte ; on en viendra juſqu'à mépriſer l'agriculture ; le jeune payſan quittera la charrue pour prendre la livrée ; le peuple aura auſſi ſon bon ton , ſes agréables débauchés, ſes petits-maîtres, ſes petites-maîtreſſes, & même ſes eſprits forts.

L'éducation des ordres plus élevés, ſera dirigée par la vanité, par l'ambition, ou par la cupidité ; elle ſe tournera uniquement du côté des moyens de faire fortune, de ſe pouſſer dans le monde & de s'y rendre agréable : on n'y connoîtra aucun autre genre d'émulation.

Les arts & les métiers (1) utiles, bien loin de donner quelques conſidérations à ceux qui les exercent seront négligés & mépriſés. Les arts frivoles, au contraire, ceux qui flattent la molleſſe & la ſenſualité, qui amuſent l'oiſiveté, qui occupent la ſotiſe, ſeront accueillis

[1] Quand les talens agréables ſont plus conſidérés que les autres, quand ils abſorbent les récompenſes dues aux ſervices ; quand on épuiſe pour eux des richeſſes que réclame la Patrie ; quand on ſe pique de les apprécier en regardant tout le reſte avec dédain, alors les mœurs, les loix, les Princes, le Gouvernement, tout menace ruine. L'hiſtoire, en nous conſervant le récit des malheurs & des crimes qu'ont verſé ſur la terre la Poupre de Tyrs & les ſuperfluités de Cartage, nous a appriſe par l'exemple des Spartiates que les peuples ſe civiliſoient par de bonnes loix, & non par un tas de ſuperfluités que le luxe eſtime ; mais que la raiſon réprouve, ce qui démontre le malheur d'une nation, qui ſous prétexte du génie qu'exigent les arts, les place à côté du grand Capitaine ou du Magiſtrat, & leur donne les mêmes éloges.

&

& encouragés ; des professions décriées, regardées même comme infâmes, attireront l'attention du public, bien plus que les emplois les plus intéressants pour le bonheur de la société.

La mort, la retraite d'un Histrion, pour peu qu'il soit au-dessus du médiocre, fera beaucoup plus de sensation que celle d'un brave Officier, d'un Juge integre, d'un Magistrat éclairé ; l'enrouement d'une Chanteuse donnera bien plus d'inquiétude au public qu'une fluxion de poitrine qui menace les jours de l'Orateur le plus estimé.

D'un autre côté, les devoirs civils ne seront pas mieux remplis, on y tournera en ridicule les usages du temps passé ; les égards dus à la vieillesse se borneront à une compassion humiliante ; la jeunesse trouvera seule le moyen d'en imposer par son ton décidé, ses airs avantageux & son maintien hardi ; personne n'y aura l'esprit de son âge, ni celui de sa place ; on y sera vieux de bonne heure du côté des forces & de la santé ; mais on y sera jeune long-temps par ses goûts & ses habitudes ; ce sera même une petite recommandation de passer pour homme sensé,

encore moins pour homme de bien (1), car ce ne ſera point par ce chemin qu'on arrivera aux honneurs & à la fortune ; mais bien par l'intrigue, les manœuvres, les baſſeſſes, les complaiſances criminelles ; on préférera d'être goûté à être eſtimé, on craindra plus le ridicule que le blâme, on rougira moins d'une mauvaiſe action, que d'une faute contre les manieres du monde & les uſages du jour ; on tirera même vanité des choſes dont on devroit avoir honte, & on aura honte de celles dont il pourroit être permis de ſe faire gloire ; enfin, on ſourira aux vices, & on ſe rira de la vertu ; partout les cercles préſenteront d'agréables Démocriſtes, qui badineront ſur tous les vices,

---

(1) L'homme le plus dangereux dans nos mœurs eſt ſans doute celui qui eſt vicieux avec de la loyauté & des graces ; il n'y a rien que cet extérieur ne faſſe paſſer & n'empêche d'être odieux : en convenant de ſes torts on eſſaie de le juſtifier : cela eſt vrai, dit-on, mais il eſt fort aimable ; il faut que cette raiſon ſoit bonne ou ſoit bien généralement admiſe, car on n'y replique pas ; il arrive de là, qu'on veut être ſeulement aimable, & qu'on mépriſe l'honnêteté, la probité même ; ne feroit-ce pas avec juſtice, que ſi Horace revivoit, il s'écriroit, *ô tempora ! ô mores !*

d'un ton ſi léger & ſi gai, qu'on ne ſaura ſi l'on doit les haïr ou les aimer, & le crime, grace au jour ſous lequel il ſera préſenté, ne ſera qu'un ſujet de plaiſanterie; de là, l'on ſera peu délicat ſur le choix des ſociétés, & ils s'y trouveront moins déplacés que les caracteres les plus eſtimables: pour tout dire, en un mot, on y donnera le nom d'amitié aux liaiſons formées par le plaiſir, l'intérêt ou même les liaiſons vicieuſes, mais la véritable amitié y ſera tout-à-fait ignorée; on donnera tant de priſe à la médiſance qu'il ne ſera point ſurprenant que la calomnie ne ſe faſſe écouter, & qu'elle trouve créance; on croira peu à la vérité, parce qu'on ſe ſentira peu capable des efforts qu'elle exige, & la même raiſon fera qu'on ajoutera foi aux infâmies, dont on ne trouvera que trop malheureuſement la poſſibilité dans ſon cœur; le puiſſant, le riche, l'intriguant & l'effronté ſeront toujours ſurs de gagner leur cauſe contre le foible, le pauvre, l'homme timide, qui n'ont d'autre appui que leur bon droit: l'argent mettra toutes les conditions de niveau; l'argent fera diſparoître les taches de

la naiſſance; l'argent effacera les crimes, l'argent repréſentera les talens, les vertus, les ſervices, tout juſqu'à l'amour ſera mercenaire; & de nouvelles précautions devenues alors néceſſaires contre la mauvaiſe foi, indiqueront les progrès qu'on aura faits dans l'art de tromper, & ne ſuffiront pas toujours pour ſe garantir des pieges de la fraude.

Je m'arrête ici, Chevalier, c'eſt aſſez vous avoir montré les ravages affreux que cette inſouciante philoſophie a porté dans notre littérature, comme dans nos mœurs, pour que vous ſoyez en état de juger des progrès du bien en mal d'un Royaume, qui à l'aide d'une prétendue civiliſation philoſophique auroit laiſſé introduire dans ſon ſein les fâcheux ſymptômes que je viens de décrire; ſans doute que vous le regarderiez d'autant plus à plaindre, que jouiſſant d'une félicité auſſi funeſte que trompeuſe, n'ayant pas même l'idée du vrai bonheur, plongé dans un mortel aſſoupiſſement, il ne connoîtroit pas ſon état: s'abâtardiſſant de jour en jour, perdant de plus en plus ce goût du bien & de l'honnête, ſe laiſſant aller mollement aux uſages les plus vi-

cieux, il ne s'appercevroit pas même de sa corruption & de son avilissement, quoique parvenu à leur comble.

Eh! voilà précisément, Chevalier, l'état où nous nous trouvons, par nos connoissances, nos goûts, nos besoins nouveaux, nos plaisirs & nos commodités recherchées; Rome avoit la candeur du regne de Saint-Louis, lorsqu'elle touchoit au bonheur & aux jours de sa splendeur; mais elle n'eût pas long-temps le génie de notre siecle sans perdre ses vertus, & avec ses vertus l'empire de l'univers; les Athéniens & tous les peuples guerriers ne furent subjugés que quand ils surent mieux raisonner que vivre & combattre, ce qui prouve, d'après l'expérience de tous les âges, que l'esprit philosophique ne devient point l'esprit dominant d'une nation, sans affoiblir dans toutes les conditions l'esprit de citoyen & celui des mœurs; & c'est ainsi, que de degrés en degrés nous sommes parvenus à l'emporter sur la corruption de Rome, & nous pouvons dire avec *Juvenal*, *nihil ulterius*: non, la postérité ne peut rien ajouter à notre disso-

lution ; ce qu'elle peut faire de pire , c'eſt de nous imiter. (1)

Ne diſons donc plus, Chevalier , que notre ſiecle eſt le ſiecle des lumieres , comme celui du bonheur ! Malheur à nous puiſqu'il eſt le regne de la dépravation , & que les vices dans un temps éclairé, ſuppoſent plus de corruption que les vices de la barbarie ! Craignons de ne retirer de nos cenſures qu'une ſécurité funeſte, tremblons de toucher à ce degré fatal de déprédation d'où l'on ne ſe releve plus , où tout retour vers la vertu ſe ferme , & où la nation incurrable ne peut plus trouver ſon ſalut que dans quelques criſes violentes , ou quelques révolutions malheureuſes qui la replonge dans le chaos d'où elle étoit ſortie.

Au milieu de ce renverſement général , que chaque moment peut rendre plus rapide & plus funeſte , ne ſeroit-ce pas fermer les yeux aux conſidérations les plus indiſpen-

---

(1) Il n'y a plus de remedes , dit Seneque , lorſque les choſes qu'on regardoit autrefois comme des vices , deviennent des mœurs. *Côrrumpere & corrumpi* , diſoit *Tacite* , voilà ce qu'on appelle le train du ſiecle ! Ne ſemble-t-il pas qu'en écrivant cette Sentence foudroyante , le peintre des *Néron & des Tibere* , ait deviné la plaié incurable de nos mœurs & de l'état actuel de notre ſociété.

fables de la politique, que de ne pas regarder la littérature comme un des objets les plus dignes de l'attention du ministere ; peut-on ignorer que les productions de l'esprit n'aient eu dans tous les temps une influence marquée sur le génie des nations, sur les mœurs & sur les révolutions qu'elles ont éprouvées, & peuvent même être la source de ces révolutions : ainsi quand on ne les considéreroit que comme un moyen de gloire & de délassement, n'en seroit-ce pas assez pour devoir mettre en œuvre tous moyens capables d'en prévenir la dégradation ; l'état actuel où se trouve la littérature en France, ne démontre-t-il pas plus que jamais la nécessité d'y travailler : aujourd'hui qu'un esprit d'anarchie s'est répandu sur tous les genres ; qu'en matiere de goût, comme en matiere de raison, tout se réduit à l'arbitraire, que le plus grand nombre de nos ouvrages d'agrémens annonçent par-tout l'oubli des regles, l'amour des systêmes, le renversement des principes reçus, que les ouvrages de notre morale ne sont plus le fruit d'une imagination indépendante ; qui

aſſujetit à ſes caprices, les ſentimens, les devoirs, les bienſéances; qu'on voit dans les ouvrages de raiſonnemens le ſophiſme triompher, la philoſophie attaquer les vérités les plus certaines, & miner avec activité les fondemens de la religion, des mœurs, rompre enfin les nœuds de la ſociété, & obſcurcir juſqu'aux actions les plus claires de la nature: comment ces déſordres pourroient-ils ſubſiſter ſans que l'intérêt général n'en éprouvât quelques atteintes!

Il eſt donc du plus grand intérêt de remédier à leur impuiſſance, & parmi tous les moyens qu'un Gouvernement ſage peut employer ſans ſe compromettre, en eſt-il qui puiſſe mieux rétablir l'ordre & la diſcipline foulé aux pieds dans l'empire littéraire, que ces tribunaux propoſés pour garantir & conſerver le dépôt des vrais principes dans les bornes du goût, de la ſobriété & de la vanité, tout enthouſiaſme qui voudroit s'en écarter.

Croyez-le, Chevalier, s'il n'y avoit plus aujourd'hui que de la honte à décrier la religion; ſi les talens, ſans l'amour de la vérité & de la ſageſſe, étoient comptés pour rien;

que les portes de nos académies fussent irrévocablement fermées à quiconque auroit une fois souillé sa plume des blasphêmes de l'impiété ; il n'y auroit alors aucun écrivain qui ne craignit même de donner le plus léger soupçon à ses principes ; c'est l'ambition de plaire aux connoisseurs, qui détermine le genre & la matiere de nos jeunes littérateurs, ils ne se proposent que d'écrire dans les idées de ceux qui les doivent juger, il n'en est aucun qui n'attende d'eux sa plus flatteuse récompense, & qui ne regarde comme le désespoir de sa réputation le malheur de leur blâme : que ceux donc qui ont l'autorité en main donnent ici à leur zele contre l'abus des talens & les entreprises d'une philosophie effrénée, la publicité qui lui ont manqué jusqu'aujourd'hui ; la peine infligée au premier violateur, mettra un frein à ceux qui l'auroient voulu imiter.

Quel opprobre pour les lettres, si jamais on venoit à ne plus douter que c'est dans le sein de ces Compagnies, fondées par nos Souverains pour régler le bon usage des talens & des lumieres, que réside le foyer du

trouble & de la désolation publique ! Vos prédécesseurs, pourroit-on dire alors aux Académiciens de nos jours, ces hommes dont les écrits ont immortalisé leur siecle, & dont les noms inspirent la reconnoissance & la tendre vénération, osoient s'élever publiquement, & au milieu de leur plus solemnelles assemblées contre l'ambiguité même qui auroit voulu obscurcir ou faire chanceler les principes du culte & de la morale, & l'on vous a vu par une coupable condescendance fermer les yeux sur des abus & des entreprises que vos précurseurs auroient foudroyés de tous les anathêmes de l'honneur & du goût, on a été sans doute injuste de vous croire les protecteurs d'une philosophie malfaisante ; mais avez-vous été prudens de n'avoir pas rendu cette injustice inexcusable: (1)

(1) N'est-ce pas dans une de vos assemblées qu'on a vu couronner l'infâme ouvrage d'un certain M. de Vivaral, où l'horrible frénésie du suicide y est comparé au glorieux dévouement de nos guerriers, pour le Prince & la Patrie, n'est-ce pas dans une autre, qu'a reçu le même honneur la pitoyable piece de M. de Florian.. Voyez le Journal de Monsieur, n.° 22, la nouvelle analyse de Bayle sur le suicide.

lisez vos propres annales, & voyez si les Académiciens qui vous ont devancés ont cru que l'intérêt de la religion fut étranger aux desseins des institutions académiques, & n'est-ce pas depuis que vous avez cru essentiel de supprimer l'hommage public que vos assemblées rendoient à la religion, qu'on vous a vu tomber dans l'extrêmité opposée, de maniere que les choses en sont aujourd'hui au point qu'une piece de littérature ou de philosophie, qui laisseroit appercevoir quelques nuances évangéliques ne pourroit être réputée académique.

La restauration de votre gloire exige donc que vous réfléchissiez sur cet excès de précautions que vous avez prises de paroître superstitieux ou trop dévots, peut-il y avoir de la philosophie & de la dignité dans l'affectation d'écarter dans les productions du génie toute idée de religion & de christianisme ! Eh quoi, pour avoir été ce qu'on appelle si dédaigneusement aujourd'hui des chrétiens dociles, la plupart des grands hommes qui illustroient le beau siecle de Louis XIV, en ont-ils moins été les auteurs des plus grands progrès que

la raiſon ait faits ; leurs découvertes en ont-elles été moins importantes, la lumiere qu'ils ont porté dans les mines de l'érudition, dans le dédale des arts, comme dans toutes les profondeurs de la philoſophie, en eſt-elle moins vive, moins éclatante ? Les noms de pluſieurs d'entr'eux en ſont-ils moins les plus illuſtres de la philoſophie & de l'hiſtoire moderne ? En un mot, en ont-ils moins été les bienfaiteurs du genre humain, comme ils en feront à jamais la gloire, & éternellement les maîtres.

Comment après cela ne pas s'indigner de la confiance avec laquelle les hommes les plus médiocres & les plus ignorans, oſent avancer que la religion retrécit les idées, énerve les talens, retarde les progrès des ſciences, & ne peut être que le partage des plus foibles génies ; tandis que l'hiſtoire, les faits & les monumens nous prouvent que les plus grands philoſophes furent dans tous les temps, ceux que la plus grande piété anima. (1)

---

[1] Toutes les penſées ſublimes, les grands ſentimens naiſſent de l'idée d'un Dieu, de la providence, de l'immortalité de

Combien, ſans recourir ici à d'autres preuves; celle d'un illuſtre Archevêque de Cambrai, d'un Boſſuet, d'un Racine, & d'une foule d'autres grands hommes, n'eſt-elle pas plus que capable de nous convaincre, que le ferme attachement aux devoirs religieux peut ſeul élever l'homme au-deſſus de lui-même, en ce qu'il étend nos lumieres, donne de la vigueur à nos penſées, du diſcernement à nos vues, de la ſageſſe à nos conſeils, de l'excellence à nos vertus, de la dignité à nos emplois, de la réalité à notre vie, que c'eſt lui enfin, qui fait les vrais ſages, qui épure nos connoiſſances, complette & fixe en nous toutes idées d'ordre, de goût, de beauté, de juſtice & d'utilité.

Il n'eſt donc, Chevalier, point d'état, point d'ordre de choſes qui n'ait aujourd'hui à déplorer le malheur qu'a eu notre ſiecle d'écouter les détracteurs de la foi; parce

---

l'ame; les livres des athées, au contraire, ſont froids & lugubres comme leurs ſentimens; quelque ton que la philoſophie leur donne, ils ne s'élevent que lorſqu'ils empruntent un langage qui combat leurs erreurs.

Timor Domini exaltans animam. Eccl. 34.

que le même esprit d'irreligion qui a desséché la vrai seve de l'éloquence a porté les mêmes ravages dans la masse des mœurs publics. *Corpus enim quod corrumpitur, aggravat animam.* Sag. (1).

Qu'on rétablisse la religion dans le rang d'honneur & de prééminence qu'elle tenoit autrefois dans tous les établissemens & tous les ministeres de l'état ; alors elle redeviendra l'ame (2) universelle de cet empire. Bientôt

---

[1] Notre siecle, si fécond en seches dissertations, a enfanté quantité de brochures où l'on a recherché les causes de la décadence du goût. Une de celles qui a le plus influé sur cette décadence, & dont on n'a point parlé, est que la sensibilité pour les plaisirs ayant en quelque sorte absorbé son antagoniste, la sensibilité de l'esprit, on n'a plus eu cette ardeur & ce noble enthousiasme, quand il s'est agi de la vérité & du beau littéraire, pour suppléer à ce feu divin, on a eu recours à ce qu'on appelle *de l'esprit* ; mais il n'est pas plus fait pour remplacer la force du sentiment, que quelques étincelles le sont pour tenir la place d'une lumiere brillante ; à cette occasion un Théologien ingénieux récitoit ce passage de Saint-Paul, *caro enim concupiscit adversus Spiritum, Spiritus autem adversus carnem : hæc enim sibi inbicem adversantur.* Gal. 5.

[2] Aussi notre pieux Monarque qui sait tout ce que vaut la religion à un Royaume, déclare-t-il dans son Ordonnance de 1776, que son intention est de ne souffrir dans ses Troupes au-

elle regagnera ſon ancien aſcendant ſur nos eſprits & ſur nos cœurs, nous verrons renaître à l'envie le regne des grands talens & celui des mœurs ; c'eſt ſur-tout à ce dernier que je m'attache, & par qui je finirai cette épitre.

De grands talens en effet pourroient jeter ſur nous quelques éclats paſſagers ; ils pourroient nous redonner quelques ſuccès, & pallier pour l'inſtant nos maux. Mais de grandes vertus & ſur-tout des vertus auſteres

---

cun Officier affichant l'incrédulité, & qui auroit des mœurs publiquement dépravées, un homme ſcandaleux n'étant pas digne de commander à d'autres hommes, il n'en eſt certainement pas plus digne dans toute autre place ; je ſais que ſi j'étois Roi, je ne laiſſerois pas un tel homme dans une place quelconque qui eut le commandement & le maniment des affaires, quelques talens même qu'il pût avoir, & cela ſuivant cette judicieuſe réflection de M. de Monteſquieu, *j'ai cru qu'on pouvoit être homme de bien ſans religion, j'eus long-temps cette idée ; je ſuis maintenant détrompé.*

On lit dans le nouveau réglement du Roi de Pruſſe ſur l'Adminiſtration de la Juſtice.

Tout homme ſans mœurs, oublie bientôt ſes devoirs, & doit être rejeté du Corps des Juges ſans aucune acception de perſonne & de parens, ainſi que ſans conſidération quelconque, même de talens & de capacité.

peuvent ſeules nous régénérer ! Ce ſont donc les hautes & puiſſantes vertus d'un *Catinat* que j'oſe évoquer ici de ſa tombe, c'eſt ſur-tout ſon dévouement pour la fortune & ſon déſintéreſſement ; il ne faudroit qu'une génération imbue de ces principes pour réparer nos maux ! L'état eſt accablé de dettes, le peuple gémit ſous le poids des impôts. Eh ! malheureux que nous ſommes ! Ces maux ſont notre ouvrage ! C'eſt nous autres, devroient-ils ſe dire, ces courtiſans, qui aſſiégeons le trône, c'eſt nous qui fomentons les abus, c'eſt nous qui en ſommes les complices, que peut le Souverain le plus heureuſement né, au milieu de cet eſprit de déprédation & d'avidité ; on abuſe de tous ſes mouvemens, on trompe ſes vertus, on égare ſa bienfaiſance, à peine peut-il ſuffire à repomper par les oppreſſions du fiſc l'or que nos complots lui arrachent ; il paſſe ſa vie à faire des malheureux au loin, & des ingrats autour de lui ; ayez le déſintéreſſement d'un *Catinat* [1],

[1] Il n'eût jamais [dit ſon panégyriſte] d'autre objet que l'avantage de ſa Patrie, & ne la ſervit jamais qu'autant qu'elle

hommes

principaux de tous les Ordres qui entourez le trône, & qui vivez de ses faveurs rendez des richesses à l'état, d'abord en exigeant moins de lui, & ensuite en attachant plus de prix à l'honneur.

Cette conduite apportera dans l'administration de nos finances une sage économie; une prudente modération dans la levée des impôts; une droiture inflexible dans le sanctuaire de la justice; une probité soutenue dans toutes les branches du commerce, dans le clergé, cet esprit de charité, de désintéressement, d'humilité, qui caractérise les vrais pasteurs; substituera chez le militaire, au brutal point-d'honneur l'amour de la véritable & solide gloire: qu'elle se montre avec force & crédit, alors le flatteur se taira, la vérité s'approchera avec confiance de l'oreille du Prince; notre nation recouvrera ce caractere de franchise & de loyauté qui acheve de se

---

rut le desirer : on le vit rarement à la Cour, il savoit que les grands Rois *n'ont pas besoin de la présence de leurs bons serviteurs pour se ressouvenir d'eux*, comme il le dit lui même à Louis XIV. Sa vie fut celle d'un sage, & sa mort celle d'un Chrétien.

perdre avec nos mœurs ; le courtiſan reſpectera la vertu, le ſexe s'honorera de la pudeur, les mœurs préſideront a l'éducation ; les loix recouvrant leur activité renverſeront ces barrieres que l'adulation cherche à multiplier, banniront cet eſprit de ſervitude qui dégrade les ames, & formera un peuple de citoyens qui gagnera avec la liberté de ſe plaindre l'avantage de n'en avoir pas beſoin : l'irréligion décorée du nom de philoſophie, tremblante, ſe hâtera enfin de rentrer dans les ténebres de l'ignorance préſomptueuſe & du libertinage qui l'ont enfanté.

Domine judicium tuum Regi da. Pſal. 71.

Seigneur ſoyez le Conſeiller de notre Roi.

ÉCLAIRÉ de votre eſprit, il ſera judicieux & intelligent dans le choix de ſes Miniſtres (1) ; il ſaura préférer le mérite à la faveur & faire

---

(1) Le talent de démêler les véritables grands hommes de la foule paroît appartenir à nos Rois. Louis XIV le poſſédoit à un degré éminent (nous dit l'hiſtoire) Eh ! à quel heureux pronoſtic ne donne pas lieu ici celui que notre Monarque vient de faire dans les perſonnes de MM. de Lamoignon & d'Ormeſſon !

prévaloir les connoiſſances & les talens ſur les manœuvres de l'intrigue & du crédit ; il aimera ſon peuple & portera du haut du trône des regards bienfaiſans juſqu'au fond des provinces, dont les triſtes habitans manquent quelquefois de pain où le trempent ſouvent de leurs larmes ; il ſera ce Roi ſage dont parle l'Ecriture, qui pere de ſes ſujets s'applaudit de ſa nombreuſe famille, & ſe réjouit de n'y voir que des enfans heureux. *Rex ſapiens populi ſtabilimentum.*

Et benedictum nomen Majeſtatis ejus in æternum. Pſal. 71.

Et que le nom de Sa Majeſté ſoit révéré & obéi dans le cours de ſon Regne.

PROTÉGEZ la France en lui conſervant l'auguſte poſtérité de Saint-Louis : donnez à ſes

---

Une probité inaltérable a toujours été le caractere de ces illuſtres familles : l'on ſait ce que Louis XIV diſoit & penſoit du Rapporteur de M. Fouquet : les vertus & le zele patriotique ont paſſé dans tous les deſcendans. Telle eſt la deſtinée de ces maiſons d'anciennes ſouches en nommant les Duharlay, les Lamoignon, les Dormeſſon, les Gilbert de Voiſſin, les Barantin, les Séguier, les Philippeaux, &c., dont la célébrité eſt émanée de la vertu, la joie & l'eſpérance renaît dans le cœur des François : *antiquæ antiquæ nomina.*

descendans toutes les vertus qui rendirent ce nom si respectable à ses voisins & si heureux à ses peuples : secondez les pieux desseins du Monarque bienfaisant qui regne aujourd'hui sur ce Royaume (1) : éclairez la droiture &

(1) De quel discernement n'a pas besoin un Roi pour se garantir des pieges qui entourent le trône : que d'artifices dans les flatteurs ! quelle séduction ! quel cortege autour d'un Roi ! la volupté s'offre sous un voile de candeur, le mensonge sous les livrées de la vérité : l'hipocrisie sous le masque de la vertu ; le faste sous le voile de la Majesté, le despotisme enfin sous le nom sacré d'autorité ! comment être homme, Roi, & échapper à tant de filets ! comment concilier l'un avec l'autre ! n'avoir que Dieu en vue lorsque l'ascendant des objets sensibles captivent sous la tyrannie des sens, & ne faire que ce que l'on doit quand on peut impunément faire tout ce qu'on veut : *O ! qu'il est difficile de bien régner* (disoit à ce sujet l'Empereur Dioclétien, grand politique) *quatre à cinq hommes s'unissent & se concertent pour tromper l'Empereur, lui qui est renfermé dans ses cabinets ne sait pas la vérité, il ne peut savoir que ce que lui disent ces quatre à cinq hommes, il met donc dans les charges des hommes incapables, il en éloigne le mérite ; c'est ainsi qu'un bon Empereur, un Empereur vigilant, & qui prend garde à lui est vendu.* Bonus, cautus, optimus, imperator venditur.

Tenez vous donc fermes, O ! Princes ! plus il vous est facile d'exécuter vos desseins, plus vous devez être difficiles à vous laisser ébranler pour les prendre. — Il n'en coûta à *Assuerus* que trois mots & la peine de tirer son anneau, & l'on sait ce qu'il en arriva : l'Empereur Théodose fut & sera à jamais un exemple mémorable pour tous les siecles

la bonté de ſes intentions : montrez lui vos voies puiſqu'il les cherche de bonne foi, & que ſon deſir le plus vif & le plus marqué eſt de les connoître : exaucez ſurtout les vœux que nous vous faiſons tous les jours pour la conſervation de ſa ſanté, & pour celle de toute ſon auguſte maiſon, que ſon regne enfin ſoit auſſi glorieux & auſſi Saint que celui de Saint-Loius.

Domine ſalvum fac Regem noſtrum Ludovicum, XVI. Pſal. 19. ℣. 10.

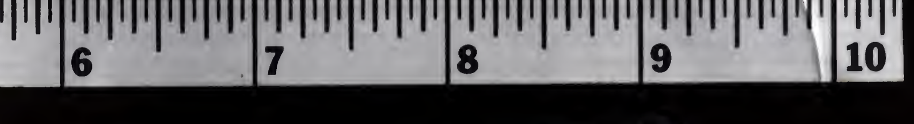
---

du malheur où la trop grande facilité entraîne un Prince. — Aux ſujets, la difficulté de l'exécution donne lieu à de meilleurs conſeils ; mais dans le Souverain qui pour parler c'eſt faire, peut-il trop comprendre combien la facilité eſt pernicieuſe.

Il n'eſt donc point douteux que le plus grand inconvénient d'une Monarchie ſoit de rencontrer dans le choix des Miniſtres, de ces génies malfaiſans qui abuſent de l'autorité que le Roi leur confie ; de ces hommes avides d'or qui en répendent avec profuſion pour avoir le droit d'en amaſſer beaucoup, qui achetent avec les tréſors de l'état l'impunité de leur déprédation, qui ruinent le tréſor public pour frayer à des dépenſes ſourdes, dont la clandeſtinité fait naître des ſoupçons alarmans, & des pertes irréparables ; alors le vice le plus grand que pourroit commettre le Prince ſeroit ſans doute de ſuſpendre par ſon autorité le glaive vengeur des loix ſur ces têtes criminelles.

FIN.

728


6
7
8
9
10

